

ses traits ; et bien qu'elle eût, ce semble, respecté le sien, on doutoit encore si sa beauté en pourroit revenir tout entière. Pour le mari, il n'est pas moins heureux d'avoir rencontré une belle personne, lui qui a trois ou quatre enfants d'un premier lit, et qui, ayant presque tout son bien en Normandie, ne peut qu'en avantager ceux qui viendront. Ce fut une chose plaisante que M. de Novion, ayant engagé une dame de ses amies à le régaler avec sa famille, ce qu'elle fit avec beaucoup de magnificence, il voulut que ce régal servît de noces. Il y eut des dames qui s'y divertirent fort, et qui crurent que, pour honorer la fête d'un conseiller des Grands-Jours et d'une belle de leur pays, elles pouvoient perdre un peu de leur modestie, pour témoigner la joie qu'elles avoient de ce mariage.

Le lendemain, nous fûmes fort étonnés d'entendre battre dès le matin tous les tambours de la province, dont le son confus, renfermé dans les rues étroites de la ville, faisoit un bruit épouvantable, qui n'étoit diversifié que par le son de plusieurs flûtes ensemble. Une troupe de jeunes gens suivoit, dont les livrées, mêlées de jaune et de vert, paroisoient un peu extravagantes. M. l'intendant et M. Talon trouvèrent cette réjouissance publique bien insolente, dans un temps où la mort récente de la reine devoit supprimer tous les divertissements, et envoyèrent ordre aux tambours de se retirer ; mais ils répondirent fièrement qu'ils ne reconnoissoient point d'autorité que celle du plus grand prince du monde, dont ils étoient fidèles sujets, et battirent plus fort qu'auparavant. Cette réponse obligea l'intendant de faire venir les principaux de leur troupe, pour rendre compte de cette action si hardie et si contraire au deuil et à la tristesse publique. Deux ou trois de ces messieurs s'étant détachés du gros, montèrent dans la salle de l'intendant, et le saluant d'une manière tout à fait folle : « Sache, lui dirent-ils, que nous sommes les officiers du prince de Haute-Folie, qui allons imposer le tribut ordinaire à un seigneur étranger qui vient

enlever la plus belle nymphe de son royaume. Nous avons nos voix. » A peine eut-il achevé ces mots, que tous les tambours, entrant dans la cour, firent un si grand bruit, qu'on ne pouvoit plus s'entendre dans la maison. Le plus court fut de rire avec eux, et de se retirer pour n'être point étourdi. Comme on nous racontoit cette folie, un homme de qualité de la ville, qui est déjà fort âgé, et qui étoit autrefois fort zélé pour ces principautés, poussa deux ou trois soupirs, et nous regardant d'un air triste : « Hélas ! nous dit-il, les princes de la Folie de notre temps faisoient bien d'autres magnificences ; et ce qui nous réjouit aujourd'hui, nous auroit fait pitié dans nos jeunes ans, et ne nous divertit présentement que par le souvenir des choses passées. » Nous entrâmes dans ce sentiment, et lui dîmes, pour le consoler, qu'il étoit fâcheux de voir que le règne de la folie n'étoit plus si florissant qu'il avoit été ; que c'étoit le destin des bonnes coutumes de se perdre insensiblement, et que nous n'arriverions jamais à la perfection de nos anciens. Mais que toutes choses avoient leur retour ; que le divertissement seroit plus grand, lorsque les temps seroient meilleurs, et qu'on pouvoit espérer que toute la folie ancienne reviendrait. Nous le pressâmes ensuite de nous dire quelque chose de ces jeux anciens, dont il étoit encore si charmé, et de contenter notre curiosité sur les fêtes de sa jeunesse. Alors le souvenir de sa jeunesse et l'inclination naturelle qu'ont tous les vieillards de soutenir l'honneur de leur temps l'ayant animé, il nous parla ainsi :

« Ne croyez pas que le penchant que nous avons ordinairement à louer les choses passées et à mépriser les présentes, et qu'une vaine complaisance pour les divertissements de notre jeunesse, me fassent trouver les coutumes bien changées, et les jeux et les assemblées publiques bien moins magnifiques qu'autrefois. Je ne suis pas si grand admirateur du temps passé que je veuille décrier le nôtre ; mais il faut avouer que nous avons vu notre ville bien plus florissante

qu'elle n'est, et que nous avons été bien plus galants que ne sont tous les jeunes gens que je vois, qui se piquent d'être braves et d'avoir le bel air du monde. Toute leur occupation est de se mettre en réputation auprès des dames, de faire une partie de promenade, et de donner un cadeau¹ à peu de frais dans quelque maison de campagne, ou quelque bal dans la saison, avec quelque éclat et quelque apparence. Outre que nos divertissements étoient plus innocents, ils étoient aussi bien plus pompeux et plus agréables, et l'invention et la dépense en étoient bien plus remarquables. Comme la ville est divisée en trois quartiers, aussi avons-nous accoutumé d'élire trois princes, qui étoient les intendants des divertissements publics, et qui avoient soin de tenir la jeunesse en belle humeur. On leur avoit donné des noms et des principautés plaisantes : l'un s'appeloit le prince de Haute-Folie, l'autre du Bon-Temps, et le dernier prince de la Lune. Chacun avoit ses officiers et sa cour complète, et marchoit avec beaucoup de train et grande quantité de livrées. Lorsque la saison étoit belle et que la noblesse étoit assemblée, ils envoient des ambassadeurs en bel équipage pour renouveler leurs alliances, et faisoient des parties de récréation les plus divertissantes et même les plus éclatantes du monde. Il s'y faisoit des cérémonies, des harangues, des festins et des courses de cheval qui étoient de très-beaux spectacles. Lorsqu'un de ces rois étoit amoureux et qu'il vouloit divertir sa maîtresse, il assembloit ses courtisans, et envoyant faire des défis aux princes voisins, il se mettoit en campagne avec une belle cavalerie, pour soutenir qu'il n'y avoit point de dames dans les autres États qui fût plus belle ni plus charmante que la sienne; et sur ces innocentes querelles, ils se donnoient les cartels les plus ingénieux du monde, et faisoient de petits tournois qui ressembloient à ceux des anciens paladins des Gaules. C'étoient là des exercices nobles qui pouvoient non-

1. Ce mot désigne ici un grand repas.

seulement divertir, mais encore aguerrir nos jeunes gens, et rendre notre ville aussi forte que galante. Aussi l'on ne croyoit point de dépense mieux employée, et jusqu'à M. Fayet, que vous connoissez, qui est un des hommes les plus libéraux et les plus honorables de la province, toutes choses se sont passées avec une somptuosité et une pompe extraordinaires. Les hommes même étoient mieux faits, et quoiqu'ils fussent plus propres à se faire aimer des dames, ils étoient toujours avec beaucoup de respect et de retenue auprès d'elles; et quelques folies qu'ils fissent, c'étoient des folies honnêtes qu'on ne faisoit pas sans beaucoup d'esprit. Mais enfin toute cette politesse est passée, et je ne connois plus Clermont. On s'est piqué d'avoir des présidiaux et des cours des aides; on s'est jeté dans la robe par des considérations d'intérêt, et l'on a peine aujourd'hui à trouver un bon roi de Haute-Folie. Tout ce qui reste de ces jeux anciens, est un droit d'exaction et une imposition de tribut en certaines rencontres. Lorsqu'un étranger épouse une demoiselle de la ville, le prince la taxe à un certain nombre de millions, qui valent autant de pistoles, pour leur faire payer la sortie de la nymphe qu'il enlève. Lorsqu'un homme veuf épouse une fille, ou une veuve un garçon, ils sont taxés selon leur condition, pour avoir enlevé la nymphe ou le seigneur qui devoit appartenir à quelque autre. Voilà les seules taxes dont on parloit en ce temps-là. Chacun y jouissoit en repos de son bien et ne devoit rien jusqu'à son mariage. L'imposition étoit fort modique, on donnoit un temps raisonnable à payer, et plût à Dieu que toutes les taxes fussent de même! Il est vrai qu'après le temps préfix, on alloit lever la somme, et que si l'on différoit un peu trop, l'usage étoit que les officiers du prince entroient dans la maison du débiteur avec beaucoup de folie, suivant leur institut, détendoient les tapisseries, confondoient tous les meubles, et c'étoit l'ordre de jeter tout par la fenêtre. Cela se faisoit de si bonne grâce, que c'étoit un divertissement et non pas une violence; et ces

sortes de plaisants désordres passaient pour des fêtes d'État parmi tout le peuple. Cette levée de deniers servoit à deux ou trois choses : à honorer par quelques pompes extérieures le mariage des taxés, à faire un festin où se trouvoit toute la cour, et à fournir aux réparations de la ville. L'établissement reste encore, mais le luxe et la belle joie n'en sont plus, et la peine qu'on a à payer des taxes rigoureuses éteint le plaisir qu'on avoit de lever celles qui nous étoient si agréables. »

L'intérêt que ce bonhomme avoit dans les affaires du temps par l'engagement que son gendre avoit eu dans quelque affaire de parti avec le roi, et quelques menaces de l'intendant qui l'avoient affligé sensiblement, lui renouvelèrent sa douleur, et l'empêchèrent de nous dire encore quelques particularités de ces compagnies de réjouissances. Nous apprîmes pourtant que, dans leurs festins, ils buvoient dans une coupe où les pistoles étoient, et qu'un jour, dans la gaieté de la fête, un des officiers de la couronne de folie en avala sept en buvant un peu trop avidement. On nous montra encore un fort beau bassin, qu'on fait dans une grande place aux dépens de ces princes, où il y aura un jet d'eau aussi beau qu'il y en puisse avoir, et l'on compte que l'ouvrage leur reviendra à quatre ou cinq mille francs¹. Lorsqu'ils furent chez M. de Vaurouy, ils lui offrirent par honneur des tablettes pour se taxer lui-même, en lui témoignant pourtant qu'il ne sauroit assez payer la douceur qu'il auroit avec la plus belle de leurs nymphes qu'il leur enlevait.

Cependant la lettre de congé étoit arrivée², et Messieurs des Grands-Jours, qui n'étoient plus que des conseillers du parlement sans autorité, ne songèrent qu'à déménager, et à s'en retourner à Paris. Quoiqu'ils fussent extrêmement em-

1. Ce bassin, qui existait sur la place de Jaude, a été détruit vers la fin du xviii^e siècle.

2. Voy. cette lettre à l'Appendice, n^o XXXI.

pressés, ils ne se hâtoient pas assez au gré de la noblesse, et l'on peut dire qu'après tant d'affaires fâcheuses pour les uns et pour les autres, le calme parut grand et la joie générale. Ceux dont la commission avoit cessé étoient bien aises de s'en retourner à Paris. Ceux qui se sentoient peut-être encore criminels étoient ravis de les voir partir. Les uns alloient revoir leurs parents et leurs amis; les autres alloient perdre de vue leurs juges. Ils concertoient déjà les réjouissances qu'on devoit faire, et je m'assure que quelques sujets qu'ils aient d'être modestes, leur carnaval sera sans doute fort réjoui. Ils ont des raisons qui semblent les y obliger. La première est qu'ils ont été durant cinq ou six mois dans une terreur et dans une contrainte continuelles; ce qui les obligera de jouir des plaisirs de la liberté, et de chanter des cantiques de leur délivrance. La seconde est qu'ils prétendent réparer par leur débauche de cette année les pénitences qu'ils firent l'autre; tous les divertissemens ayant été interdits, et le carême avancé de plusieurs jours dans tout le diocèse par l'ordonnance de l'évêque. L'occasion de cette pénitence publique fut une profanation qui avoit jeté tout le monde dans une consternation étrange. Il y avoit un fou dans la ville qui paroissoit assez paisible, et dont la folie n'alloit pas jusqu'à la fureur; aussi lui laissoit-on la liberté, d'autant plus qu'on le voyoit fort souvent auprès des autels, et que la piété qu'on remarquoit en lui faisoit croire qu'il étoit à plaindre et qu'il n'étoit pas à redouter. Mais on ne considéroit pas que tout est à craindre lorsqu'un esprit est déjà blessé. Sa piété lui troubla l'esprit, et s'étant imaginé que tous les prêtres qu'il voyoit célébrer étoient indignes de leur ministère, et que lui seul pouvoit s'en acquitter dignement, il n'assistoit à aucune messe qu'il n'en sortît avec un zèle amer, et avec une passion ardente ou de sacrifier à la place du prêtre, ou d'immoler le prêtre même aux pieds des autels. Enfin étant un jour dans l'église où l'aumônier de M. l'évêque disoit la messe et avoit déjà consacré, sa folie le